

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XIV

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XIV.

Un ronfleur bruyant. — En route pour la Hornisgrinde. — Un poète en jupons. — Les touristes allemands. — Les maisons wurtembergeoises. — Unter-, Mittel-et Vorder-Langenbach. — Un garde forestier aubergiste. — Une rencontre imprévue. — Un lac dans les nues. — L'histoire des ondines racontée par un paysan. — Un vieux triton et son troupeau de bœufs marins. — Les hommes des eaux. — Seebach. — Histoire d'une belle fileuse et d'un gars amoureux. — La vallée de Kappel. — Les bébés soldats. — Le château de Bosenstein entrevu sous l'aspect d'un champ de carottes. — Le Gottschlaegthaelchen et l'Edelfrauengrab. — Une noble dame emmurée vivante. — Les ruines de l'abbaye d'Allerheiligen ou de tous les Saints. — Une auberge encombrée et milady diplomate. — Méditation au clair de la lune. — Un docte voyageur. — Comment milord voulut étrangler une blonde chanteuse.

Milord est bien décidément le plus aimable compagnon de route que l'on puisse rencontrer. Sa circonspection naturelle et le sang anglo-saxon qui coule dans ses veines, lui donnent, il est vrai, au premier abord, un aspect rigide et sévère, mais ce n'est là qu'une enveloppe superficielle, cachant un cœur d'or ainsi qu'une humeur tout aussi précieuse. La for-

tune ne pouvait me mieux servir, qu'en dirigeant mes pas vers d'aussi charmants touristes. Mes nouveaux amis se sont tracé un itinéraire presque en tous points semblable au mien : nous nous ferons très volontiers certaines concessions, afin de ne point nous séparer, et nous explorerons ainsi la Forêt-Noire, sous la forme d'un joyeux trio toujours plein d'enthousiasme et de gaieté.

Ce matin, je fus réveillé en sursaut au bruit des coups violents qui ébranlaient ma porte : c'était milord, que je ne sais quelle mouche avait piqué, et qui, ne sachant dormir, ne voulait naturellement pas laisser jouir les autres d'un plaisir dont il ne pouvait profiter.

— Eh bien ! mon cher camarade, on est un peu paresseux, aujourd'hui. Cinq heures ont sonné et milady, que l'orage épouvante, tremble encore aux sourds roulements de vos ronflements.

Je protestai contre cette dernière accusation, tout en me levant précipitamment. Une demi-heure après, je rejoignais mes compagnons de voyage, et, comme j'entrais vivement dans la salle à manger :

— Ah ! vous m'avez fait peur, s'écria milady ! Je viens d'entrevoir dans le vestibule notre complaisant germain d'hier ; je croyais que c'était lui qui venait m'apprendre à faire des mouillettes et m'enseigner la manière de les plonger dans un œuf à la coque. Je vous demande bien pardon de ma sotte méprise.... Mais, à ce propos, vous aussi, monsieur, me devez des excuses ! Comment ! Vous fûtes assez barbare pour empêcher une pauvre femme de fermer l'œil tout une longue et interminable nuit ! Fi ! quelle cruauté.

— Moi, ma chère milady ? Je ne puis en croire mes oreilles !.... J'aurais, toutefois, mauvaise grâce à me défendre contre un si charmant procureur, et j'implore

humblement la rémission d'un péché dont je ne me serais jamais cru coupable.

— Hein ! qu'est-ce donc cela, dit milord ?

Milady tend l'oreille.....

— Quelque pesant chariot gémissant sous le poids de sa charge et redescendant la vallée.

Nous continuâmes notre repas, mais le bruit recommença presque aussitôt, plus fort, plus ronflant.

— Entendez-vous, milady ?

— Oui !..... On dirait un orage lointain marchant à grands pas vers nous.

— A bien grands pas, ajouta milord, car voilà les vitres qui tremblotent, et je sens déjà les premières oscillations de l'auberge.

— Cet orage se fait ouragan ! Ecoute donc, mon ami... Quel épouvantable tapage !

— Epouvantable !... Mais on dirait la tempête de cette nuit. Notre aimable compagnon, notre voisin de chambre, — et milord me salua d'un air moqueur — avait des foudres presque aussi bruyantes.

J'allais élever de nouvelles protestations, quand le vacarme grandit encore. Nous courûmes dans le vestibule : l'aubergiste descendait l'escalier et, s'adressant à milady :

— Je vous prie d'accepter tous mes regrets, madame, pour la fâcheuse mésaventure de cette nuit. Si j'avais pu supposer la maladie dont ce voyageur est atteint, je ne vous eusse point logé au-dessus de lui. C'est un pauvre sourd, auquel je ne connaissais pas cette seconde infirmité.

— Ce bon vieillard, dont chacun s'amusait hier soir ?

— Précisément, monsieur.

— Les Allemands ronflent donc comme ils parlent ! répartit milady.

— Tu oublies que le ronfleur est sourd, dit, en riant,

milord, et qu'il ne peut entendre sa tapageuse fanfare!

— Mais, au moins, voilà notre excellent ami lavé de la faute que nous lui reprochâmes si légèrement, ajouta lady Baedeker en se tournant vers moi, et nous nous mimas tous trois en route pour la Hornisgrinde.

Nous avons retrouvé nos bagages : nous nous en chargeâmes bravement, en vrais touristes montagnards. Un guide s'était offert, dès la veille, à nous accompagner comme cicerone et porteur, mais nous refusâmes ses offres de service.

— Un guide? Jamais! s'était écrié milady. Notre trio n'est-il pas assez grand que pour se conduire tout seul, et n'avons-nous point comme boussole nos cartes et nos plans?

— L'instrument n'est pas toujours très sûr, répliqua milord, que le poids de son havresac effrayait.

— Notre retour à Forbach, n'est-ce pas, mon cher mari? Bah! Nous n'eûmes qu'à nous louer de l'erreur, et si notre instinct maladroit nous dirige toujours aussi bien, nous pourrions lui décerner un brevet de conducteur intelligent.

— Cependant, répliqua l'Anglais, ces bonnes gens....

— Oh! loin de moi l'idée d'accabler ces rudes enfants de la montagne qui se mettent au service des voyageurs, bravant souvent la mort pour complaire aux caprices de quelque grimpeur aventureux. J'admire leur audace et je prise leur courage. Mais leur science lourde, monotone, psalmodique, me fait horreur : « douze cent mètres au-dessus du niveau de la mer; roche alternativement composée de gneiss ou de granit; ici, le pic chose, là, le piton machin, ou l'aiguille de..., ou la cime de... » Ouf! Leur froide énumération me glace, et, tandis que cette nature enchanteresse me plonge dans les plus douces rêveries, leurs voix rauques me

orient : « Streitmannskoepfe, Gottschlaegthaelchen, Holzwaelderhoehe,..... » autant de sons barbares qui m'arrachent à mes chères méditations comme une tenaille rougie ! Ah non ! j'aime mieux la liberté.

J'applaudis de toute la force de mes deux mains : milady venait de se révéler sous un nouvel aspect. C'était plus qu'une gracieuse touriste, c'était un poète en jupon dont l'animation avait encore accru la beauté.

— Et puis, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, n'ai-je pas, si le paysage est difficile, un bras sur lequel je puis compter.

Nous voilà donc en route, portant chacun notre part des bagages. Le trio a, ma foi, fort grand air. Milady, adorable dans son costume de voyage, ouvre résolument la marche, la lorgnette en bandoulière, ses deux plaids enroulés au côté. Milord porte sur le dos un large havresac, dans lequel il a serré les objets de toilette nécessaires pour une course de cinq à six jours, et tient à la main un fort parapluie, dont la pointe de fer est chargée de modérer, dans les sentiers escarpés, les tendances entraînantes de son embonpoint. J'ai, comme milord, un sac sur les épaules, et, au corps, les vêtements que j'endossai en quittant Bade.

Nous traversons le village. Tout le monde vient à sa porte pour voir passer une aussi pittoresque expédition. Je ne sais l'impression que nous produisons. Qu'elle nous soit favorable ou non, elle est en tous cas bien profonde, car chacun ouvre des yeux démesurément grands. C'est que le paysan badois est peu habitué à rencontrer des touristes ainsi équipés. L'Allemand, à la vérité, voyage à pied, il voyage même beaucoup à pied, mais il a une tout autre façon de se vêtir. Monsieur profite de l'excursion pédestre pour user un vieux panama, dont les bords lâches fléchissent sans pudeur ; madame achève une robe découpée, il y a

quelque dix ans, à la mode germaine, dans quelque criarde étoffe; les demoiselles prétextent le sans gêne de la campagne pour ne plus se coiffer du tout et mettent leur teint frais, rose, à l'abri du soleil sous une chevelure filasse et vagabonde. Une boîte disgraciense de cuir, lustrée jadis, noire et bordée de jaune, — tel était l'étui dans lequel nous rangions nos livres, lorsque nous étions sur les bancs de l'école — fait pour eux l'office de valise; d'autres, de parcimonieux négociants, pressent leur attirail dans une sacoche un peu trop éraillée pour figurer dignement à la Bourse; un troisième trouve l'un et l'autre de ces ustensiles absolument superflus et roule ses hardes dans un vieux journal, serre le vieux journal dans une vieille courroie et se passe la vieille courroie autour du cou. Que de pareilles sociétés n'ai-je point rencontrées sur mon chemin!

Mais, tandis qu'on nous admire ou nous critique, nous regardons à notre tour, et nous voyons en Schönmunzach un coquet hameau, qu'anime une importante verrerie, que pare un cadre de montagnes arrosées et vivifiées par la Murg.

Au delà du village, les collines s'abaissent, se fondent presque, la vallée s'élargit et la route remonte le cours de la rivière jusqu'à Baiersbronn et Freudenstadt.

Ce n'est point notre voie. Nous l'abandonnons aux dernières maisons qui la bordent, franchissons le Schönmunzschbach et remontons le vallon où blanchissent ses eaux brunâtres contre les roches qui hérissent son lit.

Nous sommes en ce moment dans les états de sa gracieuse majesté le roi de Wurtemberg. Cette modeste rivière peut dérouler ses liquides anneaux avec fierté, car elle délimite les domaines d'un grand-duc et d'un roi. Une autre route court le long de la rive gauche, sur la terre badoise; nous eussions pu la suivre, mais

la nôtre, plus capricieuse, plus hardie, paraît-il, s'élève dans la forêt et nous réserve de superbes horizons.

Les collines sont couvertes de riches conifères; quelques vallons verdoyent sous leur tapis de prés; les méandres d'un chemin poudreux blanchissent dans l'herbe; des bouquets de sapins, semés çà et là par la nature, semblent les massifs habilement ménagés du plus beau parc anglais.

Voici un attelage bien primitif: quatre roues élevées, un vieux hêtre assis sur leurs essieux, quatre cornes de bois jaillissant de ces derniers. Pour timon, un jeune arbre; de solides osiers l'enchainent au joug sous lequel deux bœufs blancs et bruns courbent la tête. La pente est abrupte, escarpée. Les bêtes s'arc-boutent pour retenir le véhicule; le bouvier s'adosse au joug et joint ses forces à celles des animaux. N'étaient le costume du paysan et la couleur du tableau, on dirait un char romain descendant des hauteurs d'Albano.

Zwickgabel est le premier hameau que nous rencontrons, après une heure de marche. Il mire dans le cristal du Langenbach, là où ce ruisseau s'unit au Schönmunzachbach, ses coquettes maisonnettes, car Zwickgabel, en sa qualité de hameau Wurtembergeois, a de fraîches et pimpantes habitations. Plus de hautes constructions à pignons découpés par de brunes charpentes, mais de sémillantes demeures, toutes, vivantes, joyeuses, plus longues que hautes, à l'opposé de leurs sœurs de la Murg, et coiffées de tuiles de bois ou d'argile. Le bon goût de leurs maîtres les a recouvertes d'un gracieux vêtement d'écailles gris-perle, rose-tendre, vert-céladon, ... Cent fenêtres étroites, basses, à peine l'espace qu'il faut pour passer la tête, trouent leurs carapaces dentelées; des contrevents microscopiques, rouge-brun ou vert-foncé, les piquent de taches éclatantes. Une base solide, faite de blocs volés au torrent et badigeonnés de rose ou

de blanc, les porte sur ses raboteuses assises ; un auvent, accroché à l'une de leurs faces, protège l'escalier contre les intempéries du temps. — Les fondations sont le palais des bestiaux, la carapace, la demeure des paysans, et le toit, la remise au fourrage. Watteau n'eût pas imaginé une toile plus proprette, plus soignée.

Mais le berger et la bergère diffèrent malheureusement de ceux du peintre : Tircis retourne le fumier avec le trident de Neptune, et Chloé barbote dans la crotte qui entoure l'étable.

Le hameau dépassé, la vallée prend des airs plus sauvages : les conifères grandissent ; quelques vieux solitaires élèvent majestueusement leurs têtes grisonnantes au-dessus des sapins enfants s'ébattant sous leurs barbes. Les pauvres orgueilleux ne se doutent guère que leurs jours sont comptés et que leur sève résineuse coulera bientôt sous les coups de l'impitoyable bûcheron.

Notre route ne cesse d'escalader le flanc des collines. Tantôt, elle contourne quelque ravin, plein de la rumeur de son harmonieuse cascade, frémissant entre les rochers, sous un voile de mousse et de fougères. Tantôt, quelque ouverture pratiquée dans la forêt ménage de charmants coups d'œil sur le bas du vallon, où le Langenbach, à présent le ruisseau-frontière, court de concert avec la route grand-ducale.

Nous longeons quelques maisons, deux ou trois tout au plus, épanouies auprès d'un plan de légumes, d'un bout de champ, d'un carré de prairies : un îlot verdoyant dans un océan de noires forêts, Vorder-Langenbach.

Un peu plus loin, ce sont encore d'autres maisons, une nouvelle île vivante, perdue dans une même mer, avec les mêmes décors pour parure, Mittel-Langenbach.

Puis, c'est un troisième groupe d'habitations, échelonnées sur un tapis de pelouses festonnées par le ruban

sinueux de la route badoise, qui vient se greffer ici sur la nôtre, Hinter-Langenbach ou Zuffle.

Tout cela forme un superbe archipel, dont on gagne les diverses parties à travers des vagues toujours fraîches et embaumées.

Un coq de bruyère bat des ailes sur une enseigne, sans doute afin de nous convier à franchir le seuil de la demeure qu'il protège. Nous acceptons l'invitation.

Le patron vient à nous. Il porte la moustache en croes, une veste de drap gris avec un col et des parements verts, des culottes bouffantes et des bottes montant jusqu'aux genoux. C'est un garde forestier, qui joint à ses sylvestres fonctions celle d'aubergiste.

— Ces messieurs vont à la Hornisgrinde ?

— En effet, c'est le but de notre promenade dans ces parages.

— Ah ! vous ne pouviez vraiment mieux tomber. J'ai là précisément un fin poulet, que ma femme a fait cuire hier soir, comme si elle avait flairé votre passage, et un cuissot de chevreuil à peine entamé.... Je cours à la cave. Combien désirez-vous d'œufs?.... Une douzaine vous suffira-t-elle?.... Et combien de bouteilles ? De l'Affenthaler, n'est-ce pas?... Un vrai nectar !... Ça glisse comme un velours !.... Voilà qui donne des jambes et du.... Le dernier mot, resté sans doute dans la cave, n'arriva pas jusqu'à nous.

— Que signifie tout cela, s'écria milady, et dans quel coupe-gorge sommes-nous donc tombés ?

— Ne crains rien, mon amie, reprit milord, ce brigand n'est qu'un aubergiste aux abois, dont un poulet occis au printemps se décompose, et qui passe le plus clair de son temps à refréner une gigue de chevreuil vagabonde, s'entêtant à sortir de sa terrine sitôt qu'on l'y remet.

— Pouah ! exclama lady Baedeker.

Le garde forestier réapparut en ce moment : il tenait

son gibier d'une main, sa volaille de l'autre, serrait entre les dents un panier de fils de fer, à travers lesquels brillait un régiment d'œufs, et deux goulots poudreux sortaient de chacune de ses poches. Il déposa d'abord la corbeille sur la table, les comestibles ensuite, et rangea avec un soin religieux les quatre bouteilles d'Affenthaler.

— Un fameux vin, allez, messieurs! qui ne trouverait pas son pareil dans toute la contrée.... Il y a dix ans qu'il dort là, sous la poussière. Ah! ce n'est jamais sans regret que je m'en sépare....

Et pendant qu'il parlait de la sorte, il allait, venait, dressait les viandes de façon à leur donner le plus d'apparence possible.

Milord s'approcha de lui :

— Quel superbe festin, monsieur l'aubergiste! C'est sans doute aujourd'hui que vous mariez votre fille?

— Moi, dit le garde forestier d'un air ahuri, marier ma fille! Mais mon aînée a tout au plus fait sa première communion! Monsieur plaisante?...

— Cependant, je croyais, à voir tous ces préparatifs...

— Marier ma fille!... Tous ces préparatifs!.... Mais tous ces préparatifs sont pour vous, monsieur,.... et pour madame.... Pour qui me dérangerais-je donc, si ce n'était pour les nobles voyageurs qui veulent bien honorer mon hôtel de leur présence? Marier ma fille!...

— Et vous dites, mon ami, que tous ces préparatifs se font pour nous!

— Certainement, messieurs. Je regrette même de ne pas avoir été averti de votre arrivée, afin de mieux vous recevoir.

— Mais, monsieur l'aubergiste, je vous ferai remarquer que nous n'avons absolument rien commandé, et que nos estomacs, belges ou anglais, n'ont point la voracité de leurs frères teutons. Nous déjeunâmes à six heures; il en est neuf à peine: malgré tout notre désir de vous

être agréables, nous ne saurions dévorer ni votre volaille, ni votre cuissot.

Jamais je ne vis mine plus déconfitte. L'hôtelier reprit piteusement :

— C'est que la route est longue, messieurs, et la montée difficile. Il sera tard, bien tard, quand vous atteindrez Seebach ; le grand air de nos contrées ouvre l'appétit. Et puis, c'est l'habitude, tout piéton qui gravit nos collines fait ici ses provisions. Il dine alors à la cime de la tour qui couronne la Hornisgrinde, tandis qu'il contemple l'incomparable paysage....

— Votre gracieuse attention nous flatte, continua milord avec un flegme tout britannique, mais le malheur est que nous sommes des originaux capables d'escalader une montagne sans nous réconforter de dix pas en dix pas, et plus capables encore d'admirer un tableau sans joindre le plaisir du ventre à celui des yeux. Je crois donc, monsieur l'aubergiste, que vous ferez bien de mettre de côté vos plantureuses provisions, afin de les conserver pour quelque touriste plus gastronomique et plus vorace.

Le garde forestier faisait peine à voir. Il se rechargea lentement, prit plus lentement encore le chemin de la cave, et se retournant :

— Que faut-il alors remonter pour ces messieurs ?

— La plus vieille de vos bouteilles, dit milord, que la voix plaintive du pauvre homme avait ému, et quatre verres, car nous voulons, monsieur l'aubergiste, que vous fassiez jusqu'au bout les honneurs de votre maison.

Le garde s'assit à notre table, trinqua avec nous et ajouta :

— Il ne faut pas m'en vouloir, messieurs, si j'ai mis tant d'empressement à servir ce que vous n'aviez point commandé. L'arrivée d'un voyageur est pour nous une aubaine que le ciel ne nous accorde pas tous les jours,

bien que le gouvernement ait cependant spéculé sur nos bénéfices d'hôteliers, lorsqu'il établit notre traitement. Aussi, dès que nous voyons poindre un étranger, un Anglais, un Français surtout....

— Vous voilà revenu, cette fois, sur le compte des Anglais et des Français!

— Oh non! monsieur, foi de garde forestier! Tenez! ce verre que je bois avec vous me rend plus heureux que ne l'eût fait la vente de ma volaille et de mon cuissot.

— A votre santé, monsieur l'aubergiste, répliqua milady, puissent nos souhaits, vous porter bonheur, à vous et à votre famille!

Et nous nous rechargeons de nos bagages, en nous dirigeant vers la porte.

— J'ai fait un pas à peine, que je sens notre hôte frapper fiévreusement sur mon havresac.

— Or ça, mon ami, lui dis-je, que vous a donc fait ce meuble inoffensif?

— Rien, monsieur, rien, balbutie l'hôtelier rougissant. C'est machinalement que j'ai frappé...., je ne sais.... Eh bien! non, je ne puis garder davantage ce que j'ai sur le cœur! Il y a longtemps que la parole me démange. Je n'osais parler. Mais vous êtes bonne, vous, madame, — milady sourit — et vous me direz si vous n'avez point de provisions dans vos carnassières.

— Aucune, répondit lady Baedeker. Mais d'où vient cette question?

— C'est que, voyez-vous, madame, le ravitaillement de cette partie de la montagne est à moi, et, continuant d'un air colère, je n'entends pas que les rivaux de Schoenmunzach bourrent les bagages des voyageurs de provisions que j'ai seul le droit de fournir.

— Tranquillisez-vous, mon ami, poursuivit milady, nous n'avons rien, absolument rien.

Et le bon garde rentra tristement chez lui.

Nous reprenons notre ascension. Le ciel, douteux le matin, s'est assombri et la pluie commence à tomber : il est dès à présent certain que nous n'aurons aucune vue du haut de la Hornisgrinde. Nous en apercevons le sommet arrondi, élevant sa tête chauve au-dessus de la chaîne méridionale du vallon. De noirs nuages y laissent en fuyant des lambeaux de leurs flocons; sa cime s'encapuchonne de plus en plus; quelques instants encore, et elle aura disparu dans son vaporeux linceul. C'est la perte d'un panorama illimité sur le Schwarzwald et la plaine rhénane qu'il nous faut pleurer.

La nature devient de plus en plus maussade au fur et à mesure que nous avançons. La montée s'escarpe; les montagnes et les forêts se voilent de nues; la route, déserte, solitaire, laisse passer l'herbe à travers les pierres brisées emplissant ses ornières; le paysage tout entier revêt un aspect de désolation, de sauvagerie incroyables. Le moindre coup de soleil en ferait peut-être la toile la plus riante.

Cependant, les nuages ont crevé et nous avons peine à nous garantir contre les fureurs de l'averse. Nous apercevons une hutte de refuge au haut de la pente : nous pressons le pas et nous allons l'atteindre, quand une voix française en sort et nous crie :

— Entrez donc, madame, entrez, messieurs, nous bénissons le hasard, qui nous permet de vous faire les honneurs de ce palais de la forêt.

Deux ours seraient apparus devant nous, que nous n'en eussions pas été plus surpris. Depuis trois grandes heures que nous étions en marche, nous n'avions rencontré âme qui vive, à l'exception des quelques rares habitants des hameaux que nous avons traversés. Cette brusque

interpellation avait éclaté avec la rapidité de la foudre, avant que nous n'en ayons découvert les auteurs.

Nous pénétrâmes dans la hutte. Voici le spectacle qui nous y attendait : deux jeunes gens étaient assis sur des escabeaux, la tête inclinée, les genoux entr'ouverts ; chacun d'eux tenait un demi-cervelas de la main droite et une miche de pain bis de la main gauche ; entre leurs jambes reposaient deux gourdes de verre à demi pleines de cognac.

— Nous voudrions, dirent-ils, partager avec vous, madame, notre modeste déjeuner, mais il est si maigre, que nous aurions honte de vous l'offrir.

— Ce temps est vraiment déplorable, continua l'un d'eux ; c'est inutilement que nous tenterons l'ascension de la montagne.

— Je le crois, en effet, répondis-je, et mieux vaudrait y renoncer, car la Hornisgrinde a, paraît-il, une tête bien marécageuse.

— Ce mois est-il aussi mauvais en France, demanda l'un des touristes ?

— Je l'ignore, répliquai-je. Il y a longtemps que j'ai quitté ma patrie, et je ne viens point de France, d'ailleurs.

— Point de France ? interrompit mon interlocuteur.

— Non, de Belgique.

— Vous êtes Belge, monsieur ?

— Belge, oui, monsieur.

— Et nous aussi !!

Un moment de stupeur suivit les trois mots. Belges ! On m'eût dit : vous rencontrerez au sommet de la Hornisgrinde deux vieux germains de l'époque druidique, ressuscités et réfugiés dans une caverne, où ils sacrifient à Odin, que j'eusse répondu : c'est possible. Mais on m'aurait affirmé que je trouverais sur la montagne deux compatriotes déjeunant dans une cabane de refuge, que je me serais écrié : jamais !

Milady me regardait ; milord me regardait ; les deux Belges me regardaient aussi ; nous nous regardions tous sans mot dire !

Les jeunes gens rompirent les premiers le silence.

— Un Belge, un compatriote, s'écrièrent-ils ? Il n'y a point de frugal repas qui tienne ! Il nous faut célébrer une aussi heureuse rencontre à la mode de nos pères ! Le banquet sera modeste, il n'en sera pas moins cordial. Et si madame, monsieur, veulent s'asseoir au festin de bienvenue ?....

Nous primes trois escabeaux et nous formâmes un cercle. Les deux bouts du saucisson furent partagés, les miches mises en commun et les deux gourdes à demi vides passèrent de bouche en bouche ! Les gens trop à cheval sur les convenances blâmeront peut-être pareille familiarité : c'est qu'ils ne savent pas ce dont sont capables trois Belges, que le hasard met subitement en présence à la base de la Hornisgrinde.

La pluie tombait de plus belle ; nous étions plongés dans de si épais nuages, que nous distinguions à peine les quatre ou cinq chemins convergeant vers la cabane où nous nous étions abrités. Nous fimes quelques pas, afin de reconnaître le terrain. Une borne-frontière, — car la ligne de démarcation des états de Bade et de Wurtemberg traverse ici la montagne — nous montra du doigt la route de la Hornisgrinde, une voie fangeuse, molle, dans laquelle nous eussions dû patauger une heure environ pour atteindre la crête de la colline. Nous trouvâmes que la gloire d'escalader une cime de 1166 mètres, à travers la tourbe et les marécages, par une pluie battante, dans un voile opaque de nues, ne valait pas tant de peine, et nous renoncâmes à l'excursion.

Mes deux compatriotes ne partagèrent point notre avis :

— Nous sommes au pied de la montagne, dirent-ils, et nous voulons en fouler le faite.

— Mais vous n'y verrez rien !

— Tant pis, nous serons au moins en paix avec notre conscience.

Et ils commencèrent bravement l'ascension, enfonçant quasi jusqu'aux genoux dans le sol spongieux du sentier.

— Que me disiez-vous donc, s'écria milady, que vos frères étaient peu voyageurs, et surtout peu téméraires ? Les premiers touristes que nous rencontrons sont des Belges, et ces Belges sont des lions !

— Des lions qui courent à la conquête de la lune, reprit ironiquement milord.

Nous rentrâmes dans le grand-duché et nous nous dirigeâmes vers le Mummelsee. Un poteau indiquait heureusement la direction du lac, car le sentier avait disparu dans l'épaisseur du feuillage ; c'est à peine si l'on en découvrait quelques traces à de rares intervalles. Cette partie de notre excursion ne fut pas précisément une agréable promenade. Les arbustes, dont nous écartions les rameaux emmêlés dans le chemin, se vengaient de notre audace en secouant sur nos épaules leurs feuilles perlées de rosée ; ou leurs branches, dont nous avions courbé les têtes, se redressaient avec fierté et lavaient l'affront que celui d'entre nous qui ouvrait la marche, leur avait fait subir, en battant le visage de celui qui suivait. La montagne elle-même s'était liguée avec le bois pour nous susciter mille contrariétés : l'herbe moelleuse qui la recouvrait cachait perfidement une terre imprégnée d'eau, dans laquelle le pied pénétrait profondément ; ou le sol, dépourvu de verdure, visqueux et gluant, cédait sous nos pas et nous emportait avec lui. Il nous fallait sauter de pierre en pierre, sous peine d'être pris dans le tour-

bier de la colline, comme le passereau dans la glu de l'oiseleur.

— Ainsi donc, mon cher compagnon, dit tout à coup lady Baedeker, qui s'était tue jusqu'à présent, trop occupée qu'elle était de sa marche, ainsi donc, c'est à un lac que vous prétendez nous conduire ?

— Certainement, milady, telle est mon intention, et, d'après votre guide favori, nous en verrons bientôt la nappe transparente.

— C'est que j'avais toujours cru que les lacs, ainsi que les rivières, se trouvaient dans les plaines ou dans les vallées. Or, la cabane que nous venons d'abandonner est à plus de 900 mètres de hauteur, et nous grimpons toujours. Votre lac ne serait-il point quelque étang du pays des fées ?

— Peut-être bien ; il n'en sera alors que plus intéressant.

— Oui, à la condition, toutefois, qu'il ne soit pas aussi introuvable que ses poétiques habitantes.

Lady Baedeker n'avait point dit ces derniers mots, que nous entrevîmes les eaux tranquilles et dormantes du Mummelsee à travers le cercle de bois qui les enferme. Nous les contournâmes et nous vinmes prendre place devant un pauvre chalet élevé sur leurs bords.

De là, nous pûmes admirer librement ce sombre joyau de la montagne, enchâssé à 1002 mètres d'altitude dans le roc et la forêt, ainsi qu'un miroir d'acier long de trois cent pas à peine, tout au plus aussi large. Ses eaux, unies comme une mer d'huile, avaient les reflets bleus et noirs de l'aile du corbeau ; si quelque nuage crevait pour laisser passer la lumière, elles chatoyaient comme le satin. Un vert rideau de sapins les entourait en y reflétant les mille cimes finement découpées de ses hauts conifères ; un tronc d'arbre défunt y profilait sa grise et morne silhouette ; une

ceinture d'herbes, de ronces et de mousse les ceignait d'une étroite bande d'ombre. Le silence le plus complet régnait sur leurs rives solitaires : c'était bien là le séjour mystérieux des nixes et des ondines.

— Ce lac est admirable, dit lady Baedeker, et je comprends que l'imagination allemande l'ait peuplé de poétiques génies. Mais vous, toujours en quête de légendes, ne nous apprendrez-vous rien sur toute cette aquatique population ?

— Je ne vous dirais à ce sujet que bien peu de choses, ma chère milady; consultez plutôt ce beau gars, dont la mine éveillée trahit l'intelligence : il n'est pas sans connaître quelqu'un de ces contes pittoresques, que l'esprit superstitieux des campagnards transmet de père en fils.

Un jeune villageois venait précisément à nous, afin de nous offrir les consommations étalées sur la seule table du chalet.

— Servez-nous le meilleur de vos vins, lui dit milord, et venez en prendre un verre avec nous.

Ce que le beau gars ne se fit point répéter deux fois.

— Or çà, mon ami, poursuivit l'anglais, il paraît que vous avez élu domicile auprès de la demeure des plus belles filles du pays. Racontez-nous donc vos galantes aventures. On n'a pas de jous aussi roses, d'yeux aussi bleus, de cheveux aussi blonds, sans avoir inspiré quelque passion à ces sensibles esprits.

— Oh non ! monsieur..... Cependant, il y a quelques années, — j'étais bien jeune alors, seize ans tout au plus, — j'avais tellement entendu parler d'elles, de sylphes, d'ondines, que la curiosité l'emporta sur les recommandations paternelles. Je voulus voir. Je m'évadai un soir de la ferme, aussitôt que mes parents furent au lit, et je gravis précipitamment la montagne alors illuminée par un superbe clair de lune. J'étais presque à son faite, — là,

au croisement de ces deux sentiers — quand j'entendis comme le bourdonnement de milliers de mouches voletant follement autour de moi. Je n'apercevais rien encore, mais mon cœur battait bien fort. Je retins mon haleine pour ne point trahir ma présence, je rampai entre les troncs des arbres, et, me dissimulant de mon mieux, j'arrivai ainsi auprès de cette cabane, derrière laquelle je me cachai. Je découvris alors, messieurs, un spectacle que je n'oublierai jamais, dussè-je vivre l'éternité. Cinquante, soixante jeunes filles peut-être, se tenant par la main, tournoyaient au-dessus du lac avec une effroyable vitesse, traînant après elles une longue et oyeuse chevelure. Leurs têtes renversées montraient une riche poitrine d'albâtre; leurs pieds s'agitaient fiévreusement dans le vide, comme s'ils frôlaient un sol invisible, et les flots vaporeux de mousseline, dont elles étaient négligemment enveloppées, ondulaient à leur suite, pareils à de neigeux nuages. Puis, quelques-unes d'entre elles allèrent s'asseoir sur la rive opposée à celle où nous nous trouvons et pincèrent harmonieusement du luth et de la guitare, tandis que la ronde tournait toujours.

— Je fus là bien longtemps, immobile, silencieux. Cette danse infernale produisait en moi je ne sais quelle bizarre sensation; j'aurais voulu fuir, et j'étais comme rivé à la terre sur laquelle je m'étais couché. Il me semblait qu'un aimant irrésistible m'attirait vers ces folles jeunes filles; mais les épouvantables histoires que j'avais entendu raconter à leur sujet, glaçaient mon sang dans mes veines, et quand m'attirait l'aimant, la peur affaiblissait mes jambes et je retombais sur l'herbe.

— Je restai ainsi, la tête en feu, l'esprit en délire, jusqu'à l'heure où se leva l'aurore: la joyeuse bande se laissa glisser alors dans les eaux du lac, et lorsque le grand jour apparut, lorsque la forêt et les montagnes se colorèrent

devant moi, je crus sortir d'un rêve; mais ce n'était point un rêve, car j'étais bien sur les bords du Mummelsee, et ses eaux tremblantes me disaient que les nixes affolées continuaient leur sarabande au fond de leur limpide demeure. Depuis lors, j'ai souvent passé la nuit dans cette hutte, mais je n'ai jamais plus rencontré d'ondines.

— Vous parliez tout-à-l'heure, reprit milady, de contes effrayants.....

— Ah! oui, madame. C'est que ces belles jeunes filles ne sont pas qu'aimantes, on les dit presque aussi cruelles que sensibles. Elles adorent, paraît-il, les plus beaux garçons de la contrée, — et le gars releva fièrement la tête d'un air de satisfaction suffisante — mais il faut que l'heureux amant garde ses amours secrètes, car la nixe tient à sa réputation de vertu. Le bavard s'en va-t-il racontant son bonheur, sa maîtresse s'en venge impitoyablement, et la tache de sang, qui souille bientôt le miroir du lac, est le signe de la mort du trop loquace amoureux.

— Ce lac ne serait donc, d'après vous, poursuivit milady, habité que par des ondines.

— Je ne sais, madame; telle est au moins sa réputation dans le pays. Il est vrai que j'ai entendu parler déjà d'un vieux triton, venu, semble-t-il, du Grœnland, le gardien du troupeau des génisses et des bœufs marins qui paissent au fond des eaux.

— Des génisses et des bœufs marins! s'exclama milady.

— Oh! quant à ces bêtes, elles existent, madame. Mon père en a souvent aperçu, couchées au soleil, sur cette rive, sans pouvoir cependant en approcher, car elles ont l'oreille fine et, sitôt qu'elles entendent le moindre bruit, elles plongent dans le lac. Il a pu reconnaître, toutefois, que les génisses étaient blanches, que la robe des bœufs était fauve, et que tous avaient les yeux verts et les pieds palmés. Quant au triton, il ne

l'a jamais rencontré, mais son aïeul lui raconta, qu'un jour qu'il poussait son bétail vers les bruyères de la Hornisgrinde, il vit un bœuf marin s'éloigner du lac, tandis qu'une voix plaintive criait : « Que n'ai-je un chien pour garder mon troupeau ! » Or, l'hiver suivant, le lac étant gelé, un vacher de Seebach le traversa avec ses bêtes et son chien ; l'homme et les vaches arrivèrent en bon port sur l'autre rive, mais la glace avait cédé sous les pas légers du chien, et le pauvre animal avait glissé dans les flots.

— Il y aurait donc aussi des hommes des eaux ?

— Incontestablement, madame ; il n'y a aucun doute à cet égard, et l'on en a bien des fois admiré dans les vallées voisines ; on ignore seulement s'ils habitent aussi le Mummelsee.

— Et comment sont-ils donc ?

— Presque semblables à nous, madame. Leurs dents vertes et leur teint blême révèlent seuls leur origine. Toutefois, comme ils ont grand soin de cacher leurs dents, on les prendrait pour de beaux jeunes gens de la ville. On les voit plus rarement depuis quelques années, alors que, jadis, ils figuraient souvent dans les kermesses. Leurs élégantes manières, la distinction de leurs visages captivaient promptement le cœur de nos payses ; elles dansaient avec eux, les suivaient avec bonheur dans leurs furieux tourbillons, se laissaient entraîner innocemment hors du lieu de la danse et disparaissaient presque toujours dans quelque rivière voisine avec l'ondin séducteur.

— C'est épouvantable, ce que vous nous racontez là !

— Et c'est cependant ainsi, madame. Combien de jeunes filles n'ont pas été victimes de ces esprits malfaisants ! Mais, je vous l'ai dit, ils se montrent si peu depuis quelque temps, que nous espérons qu'ils ont déserté la contrée.

Pendant que le beau gars terminait son histoire, nous entendîmes la brabançonne résonner dans les airs : nos deux belges dégringolaient joyeusement la montagne. Ils nous eurent bientôt rejoints.

— Eh bien ! mes chers compatriotes, l'horizon était-il d'azur et les montagnes d'émeraude ?

— L'horizon était de brouillard et la montagne de boue, et en voilà la preuve, ajoutèrent-ils en nous montrant la vase qui souillait leurs pantalons jusqu'aux genoux.

Redescendez-vous avec nous, demandai-je aux deux grimpeurs enragés ?

— Vers Baiersbronn ?

— Non, vers Seebach et le Kappelthal.

— Nous suivons malheureusement une autre route.

Et nous nous séparâmes en nous donnant une bonne et franche poignée de main.

Nous nous enfouçâmes à travers la montagne, lady Baedeker appuyée sur mes épaules, milord s'accrochant d'arbre en d'arbre, afin de modérer l'allure désordonnée de son embonpoint. Nous retrouvâmes en peu d'instants la grand'route postale joignant Achern à Baiersbronn, et nous aperçûmes, couchées dans la vallée comme de gigantesques pâquerettes, les blanches habitations du hameau de Seebach. Le fertile Melkereikopf déroulait devant nos yeux ses flancs capitonnés de prairies et dressait dans les airs sa couronne de forêts ; le vieux Steigerskopf secouait au-dessus de nous les nuages qui souillaient encore sa tête, et les ruisseaux babillards jacassaient dans la vallée, miroitant, entre les rocs disposés sur leurs rives, aux pâles rayons du soleil qui était enfin parvenu à fondre son humide lingeul.

Il était deux heures quand nous arrivâmes à Seebach. Nous avions quitté Schœnmunzach à six heures : nous écoutâmes les fourmillements de nos jambes, les

tiraillements de nos estomacs, et nous nous arrêtaâmes à l'auberge de l'Aigle.

— Pouvons-nous avoir immédiatement à diner?

— Certainement, messieurs. Si vous voulez prendre place à cette table et composer votre menu....

— Servez-nous ce que vous voulez, mon brave homme, interrompit milord, mais servez vite, car nous avons encore une longue étape à fournir aujourd'hui.

— Dix minutes au plus, le temps qu'il faut à mes filles pour dresser le couvert et préparer lestement ce qu'ont commandé ces messieurs.

Et le bonhomme partit d'un pas lent, cadencé, soucieux, surtout, de ne point troubler l'uniformité du mouvement de ses deux hautes jambes.

— Un pas allemand, dit milady.

— Pourvu que les bras des marmitons ne travaillent pas avec la même nonchalance, ajouta milord.

L'hôte reparut : un, deux ; un, deux ! On eût dit un canard philosophe dandinant auprès de sa mare.

— Tout va bien, messieurs, tout va bien ! Encore quelques instants et vous serez satisfaits.... Ces messieurs ont, sans doute, visité le Mummelsee...., et ils n'y ont point vu d'ondines?... Elles ont heureusement disparu depuis quelque temps. On n'en rencontre plus, même au village.... C'est que vous ignorez peut-être, madame, que ces belles filles ont longtemps visité Seebach.

— Ah !

— Nous avions, autrefois, au hameau, une grande filature, où travaillait toute la jeunesse de la vallée. Un jour, une superbe enfant s'y présenta et demanda à se mêler aux autres fileuses. L'ouvrage allait bien, les doigts manquaient : on lui accorda volontiers l'autorisation sollicitée, lui permettant de se retirer chaque soir dès onze heures, la seule condition qu'elle mettait à son travail. La douceur de son caractère, son agréable

conversation, l'affabilité de ses manières lui concilièrent en quelques jours l'amitié de ses compagnes. De plus, elle était active, diligente; le lin sorti de son fuseau était d'une incroyable pureté: ses maîtres la considéraient et la chérissaient comme la meilleure de leurs ouvrières.

— Mais les maîtres avaient un fils, et le fils remarqua la belle jeune fille; et l'ayant remarquée, il en devint amoureux. Les soirées qu'ils passaient à l'atelier, l'un près de l'autre, formaient des soirées charmantes, dont le jeune homme regrettait malheureusement la trop courte durée. Il aurait voulu qu'elles se prolongeassent toute la nuit. La belle fileuse était inflexible: onze heures n'avaient point sonné, qu'elle rangeait son rouet et disparaissait subitement, sans que personne sût où elle allait. Notre amoureux réfléchit mûrement au moyen qu'il pourrait employer pour retenir son amante auprès de lui, jusqu'au moment où il finit par se dire: si je retarde l'horloge, ma bien-aimée se trompera d'heure: ainsi je prolongerai le temps de nos doux entretiens. Sitôt pensé, sitôt fait: les aiguilles rebroussent chemin et l'horloge devient l'innocente complice du trop bouillant jeune homme. La jeune fille, confiante dans son signal habituel, travaille avec ardeur sans s'apercevoir de la fraude; le coupable se réjouit de sa ruse, en songeant déjà au second coup de pouce qu'il donnera le lendemain, afin d'allonger encore ses tendres causeries du soir. Mais onze heures ont retenti au timbre de la pendule: la mystérieuse fileuse s'éloigne en hâte, comme de coutume.

— Vient le jour suivant. Ses compagnes l'attendent vainement et s'étonnent de son absence, car nulle d'entre elles ne se mettait à la besogne avec autant de régularité. Le soir arrive: elle n'a point encore paru! Le jeune homme, fou de désespoir, erre à l'aventure dans la vallée. Il lui semble entendre des plaintes s'échapper de la forêt. Un cri perçant parvient jusqu'à lui: il escalade la

montagne, atteint bientôt les bords du Mummelsee et voit le cadavre de sa maîtresse flotter sur les eaux du lac, éclairé par la clarté blafarde de la lune. Il s'élançait vers elle, afin de l'embrasser une première et une dernière fois : les ondes glacées paralysent ses membres et lui servent de tombeau !

— Toujours l'amour ! dit milady.

— Votre histoire est pleine de poétique mélancolie, ajouta milord, mais notre dîner ?...

Le bonhomme prit le chemin de la cuisine, d'où il revint bientôt, la mine souriante :

— Voilà de quoi vous satisfaire, messieurs. Vous me direz des nouvelles de cette soupe à l'orge....

La vallée de Kappel, que nous redescendons en ce moment et qui, je crois, emprunte son nom à l'un de ses bourgs, est large, fertile, riante, semée de gais et riches villages, dont les rustiques habitations sont échelonnées le long de la grande route. De grasses prairies la recouvrent d'une verte fourrure ; un ruisseau y déroule ses anneaux de cristal ; de hautes montagnes l'enserrent dans leurs flancs voilés de forêts et de prés, et des vallons latéraux lézardent capricieusement ses versants.

Nous avons à peine franchi la frontière grand-ducale, que nous retrouvons déjà les coquettes maisonnettes de la Murg. Tel est Seebach, ce long village avec ses hautes constructions à pignons, dont la face, éclatante de blancheur, est pittoresquement tatouée par une irrégulière et sombre charpente.

Nous passons devant la maison commune, qui sert en même temps d'école. Cent gamins environ, symétriquement disposés sur deux rangs et par ordre de grandeur, occupent le milieu de la route. Un magister imberbe est à leur tête ; toutefois, à la perfection, à la sèche dureté de son commandement, on dirait un vieux

capitaine échappé aux massacres de Waterloo. Les jeunes bambins, disciplinés comme de vieux soudards, ont la tête droite, le regard fixe, le corps raide; ils brûlent du désir de nous dévisager; mais la voix du maître a tonné, et l'orage effraye l'enfance. Un ordre que je ne puis comprendre éclate: les bébés-soldats inclinent légèrement le corps vers la droite, lèvent la jambe gauche et lancent force coups de pied dans le vide, avec un merveilleux ensemble. On dirait toute la bande agitée par un ressort invisible. «*Ein, zwei; ein, zwei; ein, zwei!*...» Cela dure cinq minutes à peu près. Puis, le pédagogue, satisfait de l'exercice, fait retentir les montagnes du vacarme d'un nouvel ordre, et cent poings battent l'air avec la même régularité: «*ein, zwei; ein, zwei; ein, zwei!*...» Halte!!! La troupe est morte: plus un œil ne tourne, plus un cheveu ne bouge, plus une lèvre ne remue..... Un nouveau cri fend l'atmosphère, et tous ces blonds enfants agitent mécaniquement leurs petites jambes sous leurs corps immobiles, tandis qu'ils «*marquent le pas*» en cadence, avec une crânerie toute militaire.

— Pauvres innocents! dit lady Baedeker. Ils sont nés au milieu d'une nature où tout respire le bonheur, la paix, et c'est la guerre qu'on leur enseigne, au lieu de leur apprendre l'amour du prochain!

Ottenhofen touche presque à Seebach. C'est, comme lui, un grand et beau village, plein de vie, plein d'animation, éparpillé au milieu d'un ravissant tableau, à l'embouchure de vallons ombreux dans le Kappelthal.

Ottenhofen avait jadis son manoir, le donjon séculaire de Bosenstein, le contemporain, au dire de quelques uns, des farouches Allemanni, vieux de neuf siècles seulement, de l'avis de quelques autres. Othon I, d'après ceux-ci, en aurait fait présent à la famille souabe de

Boso, éteinte en 1773. Il fut détruit lors de la guerre des paysans.

Un vacher descendait la montagne, traînant après lui une charrette gonflée de l'herbe qu'il venait de faucher. Le chemin n'était qu'un misérable sentier, escarpé, raboteux, à travers lequel le roc montrait ses dents aiguës. Le char bondissait sur cette route hérissée de pointes, crevée d'ornières, comme une frêle embarcation au milieu d'une mer en démente. Son robuste conducteur allait à droite, à gauche, emporté par les chocs, les soubresauts de son véhicule, toutefois, résistant bravement à leur violence et gambadant vers la vallée avec l'agilité du chamois.

Demandez à un vacher le nom ou la situation d'un chalet perdu dans la forêt, il vous renseignera avec une mathématique exactitude; parlez-lui de quelque paysage, de quelque château ruiné, il vous regardera avec des yeux hébétés et vous répondra : je ne connais pas ! C'est que le chalet représente à ses yeux tant de têtes de bétail, tant de douzaines de bons et gros fromages, tandis que le château ne constitue pour lui qu'un amas de pierres renversées, dont la parure de ronces est tout au plus bonne à flatter la langue invulnérable de ses chèvres.

Notre vacher avait l'esprit de ses confrères. A nos questions, il répliqua :

— Le château de Bosenstein?... Je ne sais.... Ah ! oui. Il me semble avoir entendu dire qu'il était situé là haut, sur cette colline qui domine le hameau....

Nous nous contentâmes du renseignement et nous escaladâmes la montagne que l'ignare paysan venait de nous montrer. Lorsque nous fûmes à son faite, nous cherchâmes vainement les précieux débris, ainsi que les fossés à demi comblés dont nos guides vantaient le pittoresque aspect. La relique de la colline était invisible : nous ne lui découvriâmes qu'une chevelure déli-

cate, formée de la fine verdure d'un grand champ de carottes.

— Ce vacher s'est moqué de nous! dit milord d'un air colère.

— Mais disons qu'il l'a fait avec beaucoup d'esprit, observa milady, qui souriait à la vue du plan de légumes.

Nous dégringolâmes à travers des cultures de pommes de terre, au grand étonnement des jolies payses occupées à récolter leurs savoureux tubercules, et nous rejoignîmes le Gottschlaegtaelchen, un poétique vallon, greffé sur le Kappelthal à Ottenhofen, placé là comme brillante soudure.

Notre chemin, suspendu à mi-côte de l'un de ses versants, court entre deux ruisseaux limpides, aux eaux cristallines et diaphanes, montrant le sable d'or sur lequel elles fuient en roucoulant; mille liquides filets, étincelant aux rayons du soleil, enlacent les prairies dans leurs mailles chatoyantes; des forêts touffues mêlent leur teinte sombre au vert éblouissant des prés; de hautes montagnes, dont la chaleur a roussi la toison, se détachent hardiment de ces tons crus et vifs. Les clochettes des vaches, piquetant çà et là le gazon de taches blanches et brunes, tintent joyeusement, le fouet strident de leurs gardiens siffle dans l'air et les chiens des troupeaux aboyent à notre passage.

Un quart d'heure à peine nous suffit à atteindre ce que nous croyons la fin du vallon, car ses deux versants se rapprochent brusquement, au point qu'ils paraissent se rejoindre. Cependant, notre sentier poursuit sa course avec insouciance le long du ruisseau, dont le murmure croît au fur et à mesure que nous en remontons les rives; la forêt déploie ses verts rameaux au-dessus de son vacillant miroir, tandis que le bruit de quelque chute voisine bourdonne légèrement à nos oreilles. Nous traversons le jardinet d'une maisonnette égarée dans

cette adorable solitude, nous montons quelques degrés et nous découvrons une cascade épanchant sa nappes liquide devant une grotte minuscule, dont les noires parois apparaissent à travers son voile mobile de diamant et d'écume. Cette grotte est « l'Edelfrauengrab », le « Tombeau de la femme noble ».

— Une grotte dont le nom seul annonce une légende, observa lady Baedeker.

— Une légende peu flattante pour les barbares princesses d'autrefois, bien qu'elle soit la preuve de leur étonnante fécondité, ajouta milord. Une châtelaine aurait mis au monde sept enfants à la fois. Un seul lui suffisait : elle ordonna d'étrangler les six autres. Le mari, heureusement plus sensible, sauva sa nombreuse progéniture ; mais, époux inexorable, il emmura vivante la mère assassine !

Au delà de l'Edelfrauengrab, le vallon se fait gorge, gorge si étroite qu'il laisse à peine au Gottschlaegbaechlen une crevasse assez large pour y meurtrir et y glisser ses eaux. Le ruisseau, furieux de l'obstacle dont la nature a troublé son cours, se précipite avec rage de bloc en bloc, gronde, mugit, forme vingt chutes, tantôt s'irisant aux flèches de Phébus et agitant dans leurs flots tumultueux un mobile arc-en-ciel, tantôt se déployant en une nappes écumeuse aussi pure que la neige, tantôt se précipitant en limpides colonnes se brisant contre le roc et s'élevant en nuages vaporeux. Le sentier, tremblant à la vue de ce sauvage tableau, ne sait où se réfugier : il s'accroche à la moindre aspérité du rocher, saute d'une rive à l'autre, franchit une cascade, contourne quelque arête insurmontable, se faufile entre quelque fissure, se mouille au contact du torrent et finit enfin par atteindre le faite du passage, après avoir une dernière fois traversé la rivière sur un fragile pont de bois.

De ce pont, jetons les yeux en arrière : la gorge fuit sous nos pieds, sombre, noire, terrible, pareille à quelque lézarde profonde, insondable, ouverte par une terrestre commotion ; douze ou quinze flots d'écume y bondissent en courbes argentées, pour s'évanouir sous un impénétrable manteau de forêts ; de fertiles collines verdoyent à chacun de nos côtés, et, lorsque nous nous retournons, nous admirons, au sommet de la montagne, les pittoresques chalets de Blochereck, de rians bijoux parant une nature imposante et grandiose.

Blochereck est un pauvre hameau, le but vers lequel tendent à présent nos pas. Nous mettons quelque temps à l'atteindre, car la pente est bien raide, et voilà qu'Apollon, fort peu miséricordieux pour des touristes depuis si longtemps en marche, darde sur nous ses derniers rayons, que la course d'un jour n'a point encore attiédés.

Nous y touchons cependant. Nous frappons à la porte d'un chalet où le grelot du bétail a retenti, et nous demandons à boire. Aussitôt, on nous apporte une grande écuelle pleine d'un lait épais et crémeux : nous y plongeons chacun les lèvres et nous poursuivons notre route.

Le sentier escalade avec peine les derniers escarpements de la montagne, puis redescend gaiement à travers bois jusqu'à la grand'route d'Ottenhofen à Allerheiligen, dont il nous faut encore remonter les innombrables lacets. Nous en franchissons enfin la dernière courbe et nous découvrons, au fond d'un entonnoir colossal de monts boisés, couchées sur une verte prairie, les pieuses ruines de la vieille abbaye de tous les Saints.

Une seule auberge, l'ancienne maison d'un garde forestier, à laquelle on adjoignit, il y a quelques années, un très élégant et très coquet chalet suisse, est l'unique refuge offert aux voyageurs dans cette partie de la

montagne ; refuge d'ailleurs excellent, connu de la Forêt-Noire toute entière et même de quelques Alsaciens amateurs des sites légendaires et poétiques.

Nous nous y présentons et nous y recevons l'affligeante réponse suivante :

— Messieurs, il n'y a plus de place, pas la plus petite place.

Nous laissâmes Schönmunzach derrière nous à six heures du matin, l'obscurité naissante nous annonce l'approche de la nuit, et nous ne nous sommes encore reposés que quelques instants au hameau de Seebach ! Nos jambes fourmillent, nos estomacs crient, nos yeux se ferment malgré nous ! Et il n'y a pas moins de deux lieues d'Allerheiligen à l'auberge la plus proche !

L'hôtelier écoute nos plaintes avec beaucoup de complaisance, mais avec moins de compassion, car il persiste dans son refus, ajoutant que ses salons mêmes sont encombrés, que les mansardes de ses domestiques, converties en chambres à coucher, débordent de voyageurs.

Mais Dieu fit la femme diplomate, et milady, souriant à l'hôte récalcitrant :

— Monsieur l'aubergiste, lui dit-elle, j'arrive de Paris, où je rencontrais quelques miennes amies, des Françaises, auxquelles je parlai de mon projet de voyage en Allemagne. — Gardez-vous en bien, ma chère, me répondirent-elles aussitôt ! Rien n'est si grossier qu'un Prussien.... — Je ne vais pas en Prusse, mais dans le grand-duché ! — Qu'importe ! l'Allemand est avant tout allemand, et les mille frontières qui sillonnent sa patrie n'ont jamais enchaîné son manque d'urbanité. — Eh bien ! j'ai parié le contraire, monsieur l'aubergiste ! Me ferez-vous donc perdre mon pari ?

— Non, vous ne perdrez pas votre pari ! Non, madame, reprit brusquement notre homme, le Badois est poli !....

Seulement, je devrai vous loger tous les trois dans la même chambre!... Et encore, sera-ce dans la salle à manger, quand chacun aura pris le chemin de son lit.

Milady, que la proposition effarouchait, lançait un regard furieux à son auteur; milord se grattait l'oreille et paraissait se demander comment nous pourrions bien sortir de cette impasse; quant à moi, je les regardais tous deux, me frottant discrètement les doigts, très heureux du projet de monsieur l'aubergiste. Cependant, celui-ci avait plongé sa grosse tête dans ses deux grosses mains, semblable à un général méditant quelque hardi plan de campagne :

— Eh bien! non, s'écria-t-il tout à coup, le Badois n'est pas Prussien! Vous aurez votre chambre, madame, votre chambre à vous seule, la grande salle où a lieu notre table d'hôte, mais à la condition toutefois, — et s'adressant à moi, — que monsieur veuille bien partager celle d'un autre voyageur.

Milord et milady acceptèrent aussitôt en mon nom; j'eusse préféré l'autre combinaison: il fallut me ranger à l'avis de la majorité.

Cette conversation était parvenue aux oreilles de deux ou trois étrangers assis devant l'auberge. L'un deux s'approcha de nous, et, saluant lady Baedeker, lui offrit, dans un français où les « p » triomphaient trop souvent des « b », l'appartement qu'il occupait :

— Il n'est pas bien grand, ajouta-t-il, mais le lit est bien bon et je serais bien content si vous vouliez l'accepter.

— Je le savais, poursuivit lady Baedeker, que je gagnerais mon pari! et, s'inclinant devant son interlocuteur :

— Je vous remercie, monsieur, votre offre gracieuse m'est à présent inutile; je ne vous en suis pas moins reconnaissante.

Là s'arrêta l'entretien. Nous allâmes souper. Cent cinquante personnes environ avaient pris place à la table d'hôte. Le repas fut délicieux ; chacun était d'humeur gaie.

— Je m'étais fait une toute autre idée des célèbres brigands de la Forêt-Noire, observa milord.

— Cette société n'a guère, en effet, ajoutai-je, la mine de voleurs ou de bandits, et, en fait de détrousseurs, je ne vois que des estomacs, qui sont, il est vrai, passés maîtres dans l'art d'escamoter les plats.

Le souper terminé, nous allâmes admirer les ruines, alors éclairées par la lune, en attendant que la gourmande réunion se fût écoulée et nous eût livré nos chambres.

Le tableau était empreint d'une mystérieuse poésie, qui portait l'âme dans le monde des souvenirs et des rêves. Phébé, dont la blafarde clarté argentait les forêts d'alentour ou les laissait plongées dans une ombre presque noire, illuminait de ses pâles rayons les débris de l'antique abbaye, tandis que des milliers d'étoiles scintillaient dans un ciel sans tache et que cent points éblouissants, les vitres en feu de l'auberge et du chalet voisin, brillaient comme des escarboucles dans l'obscurité de la nuit. La vieille église du couvent apparaissait, semblable à un fantôme de pierre, dont chaque membre mutilé nous disait, dans son muet langage : là, s'ouvrait un porche, d'où le pieux habitant du pays écoutait la parole du Seigneur ; à l'ombre de ces vaisseaux gothiques, sous ces voûtes écroulées, se réunissaient ces savants religieux, dont les cantiques montaient des bois vers le ciel en ondes plaintives et langoureuses ; ici, fumait l'encens, dont les grisâtres vapeurs inondaient le temple de leurs parfums nuageux ; là, s'élevait l'autel, où l'apôtre de Dieu accomplissait le saint sacrifice ; le long de ces murs, se profilaient les

stalles où les saints hommes s'abîmaient dans la prière et dans la méditation. Mais les siècles ont tout emporté! C'est à peine si quelques reliques ont bravé les efforts de la tempête : un solide pilier, dressant fièrement la tête dans les airs, quelque fine colonnette, trahissant l'élégance de l'ancien édifice, quelques arcs délicatement coupés, révélateurs de sa grâce et de sa légèreté, deux ou trois gargouilles, grimaçant à la crête des murs délabrés, une abside éventrée, trouée, défoncée, s'arrondissant au milieu de la verdure, et les fragments de trois nefs s'allongeant en galeries ébréchées. Voilà tout!

Assis sur l'une des colonnes renversées du temple, nous comtemplions, silencieux, la majesté de ses restes, quand le complaisant Allemand de tout à l'heure vint s'asseoir auprès de nous et nous dit :

— Vous admirez les ruines, messieurs ? N'est-ce pas qu'elles sont bien belles ?

— Oh ! bien belles, s'exclama milady, et leur aspect emplît mon cœur d'une émotion que je ne pourrais définir.

— Hélas ! répliqua l'Allemand, le temps impitoyable en fauche chaque jour quelque bribe, et, pour peu que sa fureur ne s'apaise, nous n'en aurons bientôt plus que le souvenir. Et, cependant, quels charmes ces murs poudreux et vermoulus n'ajoutent-ils point à la beauté du paysage au milieu duquel ils s'écroulent !

— Je partage votre avis, reprit milord, et je ne puis me lasser d'admirer ces ruines. Ce n'est sans doute pas la première fois que vous les visitez ?

— Oh non ! monsieur. Quiconque a vu Allerheiligen y revient souvent, avec un plaisir toujours nouveau, toujours plus grand. Depuis quelques années, je passe la plus belle partie de mes vacances dans cet hôtel, où j'ai bonne table et bon gîte pour la modeste somme

de six marks par jour. Je ne suis point seul, d'ailleurs, à chérir ce coin enchanté du Schwarzwald; le monde que vous vites ce soir à table d'hôte vous en a donné la preuve.

— Nous n'en pouvons trouver de meilleure que l'accueil d'abord peu bienveillant de monsieur l'aubergiste, répliqua milady, qui songeait encore aux deux lieues qu'elle eût dû faire sans l'habileté de sa diplomatie.

— Oh! comptez-vous bien heureuse, madame, reprit l'Allemand; la foule se porte parfois ici en masse si considérable, le dimanche surtout, ou à l'occasion de certaines fêtes, que les chambres à manger, converties en dortoirs, ne suffisent plus même à loger tout le monde. On emplit alors de paille ou de foin cette énorme grange que vous voyez là-bas, et cent, deux cent personnes y prennent souvent place. C'est ce que l'on appelle la « Chambre des étudiants ».

— Mais, visiteur habituel de la vieille abbaye, monsieur, ajouta milord, vous en connaissez sans doute l'origine, et, si ce n'était abuser de votre obligeance, nous serions heureux d'apprendre son histoire de votre bouche.

— Elle n'est pas bien obscure, mon cher monsieur, et chacun pourrait vous la raconter comme moi. Vers le milieu du douzième siècle, la duchesse Uta von Schauenburg, la fille du riche comte palatin Gottfried de Calw et de la belle Luitgarde de Zaehringen, épousait un comte d'Eberstein, que la mort lui ravissait presque aussitôt. Le veuvage n'était point, paraît-il, du goût de la charmante princesse: elle se remaria, peu de temps après la mort de son époux, avec le comte Wolf d'Altdorf, l'oncle d'Henri le Lion. Cette seconde union ne fut pas plus heureuse: Uta trouva dans son nouveau mari plutôt un maître tyrannique qu'un compagnon fidèle et tendre, et ses larmes, peut-être,

ne furent-elles point amères, lorsque Wolf alla rejoindre au tombeau le comte d'Eberstein.

— Ce fut alors que la pieuse châtelaine décida la création d'un cloître. Un âne fut chargé d'or : le couvent s'éleverait là où la bête laisserait choir sa charge précieuse. On déchaina Martin-Bâton, qui quitta tranquillement Lautenbach et prit la voie de la montagne. La chaleur était grande, les mouches agaçantes : maître Aliboron battit le sentier de son sabot : une fontaine jaillit, fontaine que l'on peut voir encore dans le gracieux vallon de Rustenbach. Il se rafraîchit, puis continua sa route. Il atteignit ainsi, mouillé de sueur, blanc d'écume, le sommet du Solhberg, cette crête que vous voyez là-bas. Une prairie y déployait son moelleux tapis ; il s'y roula avec volupté. Mais, en s'y roulant, il renversa son sac et l'or dégringola jusqu'aux rives de ce ruisseau, le Grundbach. Le ciel avait parlé : là, serait fondé le cloître promis par la duchesse, tandis qu'une chapelle, consacrée à sainte Ursule, rappellerait le lieu où le baudet avait pris ses ébats.

— Ce fait se passait en 1191. On mit aussitôt la main à l'œuvre, et, dès 1194, cinq cellules étaient occupées déjà. Ce ne fut d'abord qu'un simple prieuré, où se réunirent des moines prémontrés, s'occupant de littérature et de science. Leur sévère discipline attira sur eux l'attention du haut clergé, le bruit de leur savoir franchit bien vite les murs de leur tranquille retraite et leur école prospéra promptement.

— Ses richesses et sa renommée allant toujours grandissant, le couvent reçut, en 1557, le titre d'abbaye, titre qui ne devait point, toutefois, le sauver des divers incendies qui commencèrent la période de ses malheurs. L'église seule fut épargnée. Vint l'an 1802 et la sécularisation des maisons religieuses : son dernier prélat, Wilhelm Fischer, se retira à Lautenbach, puis à Oberkirch, sa

ville natale, où il mourut en 1824. Cependant, en 1803, la foudre impie frappait le cloître, et ses bâtiments, devenus la proie des flammes, s'écroulaient sous le poids de leurs ruines, tandis que l'église échappait encore, partiellement du moins, au terrible fléau. Telle nous la voyons aujourd'hui, telle l'a laissée le feu du ciel.

— C'était une bien puissante abbaye, objecta lady Baedeker, suspendue depuis le début de la conversation aux lèvres de l'Allemand ?

La plus riche de tout l'Ortenau, madame, reprit notre narrateur, et, sans doute, l'une des plus confortablement installées, si j'en crois un vieux plan qui me tomba dernièrement entre les mains et dont les dessins représentent le couvent tout entier, avec son temple, son cloître, ses cours, sa salle du chapitre, son réfectoire, ses chambres de travail, son hôpital, ses cuisines, ses magasins, ses caves....

— Et c'est là tout ce qu'il reste de ce richissime établissement, poursuivit milady ?

— A peu près, madame. On retrouve bien çà et là quelques tronçons de murailles, quelque vieille pierre que vos Vandales modernes ont respectés, mais rien de plus. Tenez, là près, devant l'auberge, vous pouvez distinguer encore les traces de la porte et des murs de clôture du potager... Et, si vous voulez m'accompagner?...

Nous suivîmes notre érudit cicerone.

— Ces terres rapportées, qui s'étendent là, contre le versant de la colline, et dont notre aubergiste s'est emparé pour y planter ses choux, devaient également servir de jardin aux anciens moines. Voyez ces pilastrs effrités, fléchissant sous le poids de la grange que j'appelai tout à l'heure « la Chambre des étudiants » : c'était, je crois, la porte d'entrée de la cour principale. Et plus bas, ces jardins disposés en terrasses élégantes, portant encore les coquets piliers de marbre qui décoraient leur

pourtour, avec leurs beaux globes ou leurs chapiteaux ouvragés pour couronne; et les débris de cette rampe de la Renaissance, ceignant toutes ces plates-bandes d'un artistique cordon de pierres ouvrées... Mais j'abuse, sans doute, de votre complaisance, madame! Il se fait tard et la longue course que vous fîtes aujourd'hui a dû vous fatiguer.

Milady remercia, milord et moi présentâmes la main à notre compagnon, et nous remontâmes à la salle à manger avec l'espoir d'y trouver nos couchettes déjà prêtes.

Ah oui! il s'agissait bien de cela. Toute une bruyante société donnait cours à sa joie, pendant qu'elle savourait de grandes tasses de thé, autour d'une table disparaissant sous sa charge de pain noir, de fromage, de beurre, de brioches et de gâteaux.

On prenait le thé : nous fîmes comme tout le monde. Mais la fatigue nous domptait et nos langues paralysées restaient muettes derrière nos lèvres entr'ouvertes; nous dormions presque sur nos chaises.

Cependant, l'un de nous ouvrait de temps à autre un œil, regardant piteusement l'horloge. Dix heures et demie avaient sonné, puis dix heures trois quarts, puis onze heures, puis onze heures et un quart.

C'en était trop! Nous étions décidés à nous étendre dans nos plaids sur une double rangée de chaises, quand un cercle toujours grossissant se forma autour d'une blonde jeune fille. Le cercle souriait avec toute la grâce dont il pouvait disposer, pinçait les lèvres, roulait des yeux vagabonds, portait la main au cœur... La jeune enfant rougissait, se cachait la figure dans les doigts, faisait une moue colère, secouait sèchement la tête et lançait à travers un rire nasillard quelques « nein » durs, rauques, dont le son tremblotant allait buter contre les murs qui le répercutaient, comme le

timbre d'airain renvoye longtemps encore le bruit du marteau qui l'a frappé. Enfin, elle se leva, marcha en rechignant vers le piano et entonna le plus filandreux « *lieder* » que l'imagination rêveuse des Allemands ait jamais enfanté.

— Je vais lui tordre le cou ! hurla milord, que la colère avait rendu rouge comme un homard cuit au vinaigre.

— Mon ami ! Oh ! mon ami. Que veux-tu donc faire là ! s'était écriée milady, enlaçant son bouillant époux de ses deux bras mignons.

— A l'assassin, à l'assassin ! m'exclamai-je à demi endormi, me frottant les yeux et ne sachant trop ce qui se passait autour de moi.

Notre réveil intempestif avait effrayé auditeurs et chanteuse ; on sut bientôt la cause de nos clameurs : chacun se retira afin de nous céder la place.